

Contraction 1

Olivier Babeau, « Les nouveaux défis de la liberté à l'ère numérique »

La troisième grande menace contre la liberté est peut-être la plus terrible : le déploiement de technologies de surveillance de plus en plus performantes.

Il aurait ravi Staline et Mao. Toutes les actions sur les réseaux sociaux, les échanges sur WeChat, les déplacements, les achats, toute la vie des Chinois en un mot fait l'objet d'un contrôle centralisé. Le télécran¹ de 1984 existe, en version XXL : l'objectif affiché est de pouvoir identifier n'importe qui, n'importe quand et n'importe où en Chine en 3 secondes, grâce aux caméras à reconnaissance faciale. Le résultat est une note de « crédit social » sanctionnant les récalcitrants. Une note dégradée signe votre bannissement social, et celle de votre famille, en interdisant par exemple à vos enfants de s'inscrire à l'université. Le régime a empêché 17,5 millions de citoyens « discrédités » d'acheter des billets d'avion et 5,5 millions d'acheter des billets de train : en tout 23 millions donc empêchés de voyager. La progression du système de surveillance est extrêmement rapide. Il y a aujourd'hui en Chine 600 millions de caméras, soit le double de 2019. Mois après mois, tous les gestes indésirables du quotidien sont encadrés. Le fait d'utiliser des sièges supplémentaires ou de manger dans le métro de Pékin est devenu un motif de dégradation du crédit social.

Le grand problème du mécanisme de notation sociale que la Chine est en train de mettre en place, c'est qu'il est au fond assez séduisant. Quiconque a déjà fait, pour quelques jours, l'expérience de la vie dans un régime sécuritaire peut témoigner du confort appréciable qu'il procure au touriste. Rendez-vous compte : quelle que soit l'heure, se promener en toute insouciance, laisser ses affaires sans surveillance et sa porte ouverte ! Qui n'a pas rêvé, en voyant nos honteux « territoires perdus de la République » dont parlait Emmanuel Brenner² ou après s'être fait voler son vélo, d'un système de surveillance si efficace qu'il découragerait le malfrat désormais certain d'être pris et puni ? A l'heure où nos policiers font face à des guet-apens criminels, l'ordre semble avoir des séductions que l'idée de liberté ne peut concurrencer.

Pourquoi résister alors, disent déjà tant de concitoyens ? Ces nouvelles technologies prennent rapidement place dans nos vies. Les villes installent sans cesse plus de caméras. Dans l'aéroport d'Orly, deux compagnies aériennes, dont Air France, testent la reconnaissance faciale pour l'embarquement des passagers depuis 2020. Au Japon, des taxis utilisent même la reconnaissance faciale pour deviner l'âge et le sexe du client afin de leur proposer des publicités ciblées.

La tentation de la servitude volontaire décrite par La Boétie est plus forte que jamais. Les très faibles protestations face au développement de la vidéosurveillance et l'indifférence face à la captation massive des données en ligne font penser que les gens valorisent les mille services rendus par la transparence beaucoup plus que la liberté permise par les zones d'ombre. Beaucoup de nos

1 Le télécran (*telescreen* dans la version originale en anglais) est un objet fictif inventé par George Orwell dans son roman *1984* publié en 1949. Il s'agit à la fois d'un système de télévision qui diffuse en permanence les messages de propagande du Parti, et de vidéo-surveillance qui permet à la Police de la Pensée d'entendre et de voir ce qui se fait dans chaque pièce où se trouve un individu. Le télécran est présent dans les appartements de tous les membres du Parti. Les prolétaires n'y sont pas soumis car ils ne représentent pas une menace pour le Parti : « La grande majorité d'entre eux n'a pas de télécran à domicile » (1984, Chapitre 7).

2 Sociologue auteur l'ouvrage collectif *Les Territoires perdus de la république. Antisémitisme, racisme et sexisme en milieu scolaire* (202).

concitoyens jugeront que la liberté politique peut être sacrifiée en faveur de celles de consommer et d'entreprendre, ne voyant pas que perdre la première, c'est condamner à terme les deux autres.

L'argument avancé par les fatalistes de la surveillance est toujours le même : « les gens honnêtes n'ont rien à se reprocher ». Comme le soulignait Edward Snowden³, dans un interview donnée à la télévision américaine, dire « la surveillance n'est pas utilisée contre la liberté des citoyens normaux » est exactement aussi rassurant que de dire « je te mets un revolver sur la tempe, mais je te jure que je ne tirerai pas ». Dans le monde de l'hypersurveillance, un tyran aura à sa disposition tous les outils pour se saisir du pouvoir absolu sur nos existences. Mais cela n'est peut-être même pas le plus grave.

Une société sans vie privée est semblable à ces prisons sans fenêtre où la lumière ne s'éteint jamais et où le prisonnier finit par perdre le sens de l'écoulement des jours, enfermé dans une sorte de présent éternel. Tout y sera propre. Au cordeau. Chaque détenu sera rangé comme il faut dans sa case. Chaque action contrôlée, tout déplacement suivi. La vraie privation de liberté n'est pas tant de devoir rester entre les murs de la centrale pénitentiaire que d'être entièrement à la merci du contrôle permanent, contraint de tout montrer. La vraie peine, c'est la transparence. L'intimité inexistante. Exposée en permanence, la vie sera nécessairement soumise à la prévenance continuelle d'une puissance publique voulant s'assurer de la conformité de nos actions et de nos pensées. Il n'y aura au fond pas de différence entre les régimes organisant la surveillance au nom du contrôle politique et ceux qui la développent au nom du Bien. Dans les deux cas, il s'agira, sur fond de bonheur matériel et de sécurité absolue d'imposer une existence industrielle aux loisirs encadrés. Dans les deux cas l'existence ressemblera plus à un tour de manège standardisé qu'à l'aventure qu'elle était encore malgré tout jusqu'à présent. Si la vie de Sisyphe est infernale, ce n'est pas parce qu'il pousse chaque jour une pierre. Ce n'est même pas parce qu'il pousse chaque jour la même pierre. C'est parce qu'il sait que rien d'autre ne se passera, que les événements sont parfaitement déterminés par les dieux qui le punissent ainsi. La vraie punition de Sisyphe est d'être privé de l'imprévu et du nouveau. C'est exactement ce qui nous attend. Citant l'historien de l'art américain Bernard Berenson, Röpke⁴ déplore cet appauvrissement intérieur, ce spleen comme le vrai danger qui menace notre société : « je ne crains pas la bombe atomique. Si notre civilisation est menacée, elle l'est bien davantage par l'ennui que suscite dans un État-providence totalitaire la disparition de l'initiative personnelle et le goût du risque. » L'avenir verra des populations entières de gens honnêtes qui n'auront sans doute rien à se reprocher, mais qui crèveront d'ennui.

Olivier Babeau, « Les nouveaux défis de la liberté à l'ère numérique », 8 avril 2022,

© revue *Science et Technologie*, n°1101.

Vous ferez la contraction de ce texte en 190 mots $\pm$ 10 %, soit un minimum de 171 mots et un maximum de 209 mots. Vous indiquerez un repère tous les 50 mots dans votre travail et préciserez à la fin de la contraction le nombre total de mots.

3 Informaticien et lanceur d'alerte américain.

4 Wilhelm Röpke (1899-1966) est un philosophe et économiste allemand.